



العندى ECHOES 世界のこだま ecos

MADAGASCAR



L'ÎLE DONT LES ANCÊTRES SONT ROIS

Cette île est l'une des plus grandes qu'il y ait au monde, remplie de montagnes fertiles en bois, pâturages et plantations et de campagnes arrosées de rivières et d'étangs poissonneux, elle nourrit un nombre infini de bœufs bien différents de ceux de l'Europe, ayant tous sur le dos une certaine bosse de graisse en forme de loupe.

(...) Il y a une grande quantité d'animaux, d'oiseaux et de poissons que je décrirai ci-après, chacun en son lieu, comme aussi beaucoup de plantes et de raretés."

Étienne de Flacourt,
"Histoire de la Grande Isle Madagascar",
1648-1655, Karthala, Paris 1995.

C'est, dit-on, l'empreinte d'un pied gauche posé, au flanc de l'Afrique, sur le sable marin. Séparé du continent depuis plus de soixante millions d'années, Madagascar est une île, la quatrième du monde : sa superficie équivaut à celle de la France et du Bénélux réunis.

**"Ici, la nature s'est retirée
comme dans un sanctuaire
particulier."**

Commerson

La mer est une voie de communication tout autant qu'une frontière. L'insularité est un écran protecteur. Elle est aussi un creuset dans lequel se fondent des peuples d'origines diverses venus de la mer. Elle a préservé une flore et une faune

exceptionnelles et, malgré les vicissitudes de l'Histoire, des traditions originales. Les îles, souvent, sont des îles aux trésors. Conservatoire naturel, Madagascar est, dans certaines régions, "un musée de formes tectoniques et de raretés minéralogiques uniques au monde."¹

L'île présente un relief très accidenté. Il est constitué de trois zones longitudinales, chacune baignée par un climat spécifique. Les Hautes Terres du plateau central culminent à plus de mille mètres. Leur climat est tempéré : été chaud et humide, hiver frais et sec. Le paysage de rizières est jalonné de maisons en terre. À l'est, s'étend une étroite bande côtière. Composée de plaines alluviales, elle subit tout au long de l'année un climat chaud et humide. Régulièrement, des cyclones y

1. Article de Jean-Pierre Domenicbini (non référencé).



provoquent d'importants dégâts et multiplient les sinistres. Des forêts denses développent à l'environnement leurs frondaisons. L'homme y vit à l'abri de cases végétales construites en bambou ou en *ravinala*. À l'ouest, enfin, "de vastes bassins sédimentaires" se succèdent du nord au sud. Un climat chaud alterne saison des pluies et saison sèche. Plus on descend vers le sud, plus celle-ci se prolonge. C'est une terre de savane et de pâturage. Le fief du zébu².

Madagascar recèle une flore parmi les plus riches du monde :

douze mille espèces réparties en cent quatre-vingt familles, affirment les scientifiques ! Certains spécimens sont uniques et d'une incomparable beauté. Les forêts offrent un large éventail d'arbres : pandanus, euphorbe, arbre-pieuvre, népenthès, bougainvillier, datura, hibiscus, frangipanier... Litanie poétique qui exhale une profusion de parfums.

À l'ouest, au cœur des forêts sèches, prospère le flamboyant. À l'est, le *ravinala*, l'extravagant arbre du voyageur, issu de la famille des bananiers, déploie

2 Voir lexique à la rubrique "Quelques mots".

son éventail de palmes. Au sud, hautes herbes et forêts d'euphorbes, une végétation "desséchée" évoque celle du bush africain. Dans cette même aire, aux environs de la ville d'Ampanihy, croît une espèce de plantes uniques au monde, les didiéracées. Le pédoncule des feuilles de ces plantes succulentes "contient un suc liquide d'un blanc laiteux"³. Si l'on en croit les gens de la région, "ce suc rend aveugle s'il vient en contact avec les yeux"³. L'*Opuntia* ou *oponce* ainsi que le baobab et le palmier *pachypodium* sont d'autres espèces de plantes succulentes. Les deux dernières, présentes au sud de l'île, retiennent l'eau comme une éponge.

Orchidées et bougainvillées pullulent : plus de mille variétés ! Herbes et racines aux vertus médicinales croissent également par milliers : un riche laboratoire de recherche pour l'industrie pharmaceutique occidentale.

L'île cultive aussi des plantes comestibles - bananier, caféier, cacaoyer, arbres à fruits tropicaux... - et, précieux, le palmier cocotier dont feuilles, fibres,



3 "Madagascar Comores", Guides Arthaud, Paris 1994.

pousses, lait et chair sont utilisés à des fins diverses. Mais cette terre fleurit bon aussi poivre, girofle et vanille...

NOMADE ET COSMOPOLITE, LE VANILLIER

Membre de la famille des orchidacées, le vanillier est originaire de l'Amérique tropicale. Les Aztèques, dit-on, aimaient à parfumer de sa gousse leurs boissons à base de cacao. Au tout début du XVI^{ème} siècle, l'Espagne procède aux premières importations de gousses. En 1602, l'apothicaire d'Elisabeth I d'Angleterre en offre quelques spécimens au botaniste français Charles de l'Écluse. Deux ans plus tard, la vanille aromatisée déjà couramment en France le café et le chocolat. En 1622, on la repère à la Martinique. Et, au XVIII^{ème} siècle, à Paris, le Muséum d'Histoire naturelle en abrite quelques plants. On en prélève des boutures pour les introduire. En 1822, à l'île Bourbon (aujourd'hui île de la Réunion). C'est là, qu'une vingtaine d'années plus tard, un jeune esclave met au point un procédé de fécondation artificielle qui s'est perpétué jusqu'à nos jours.

Venant de l'île Bourbon, le vanillier est implanté, en 1870, sur la côte est de Madagascar. Nomade et cosmopolite, il y trouve un milieu favorable à son expansion.

Le processus de production et de préparation de la vanille est complexe⁴ et ses utilisations multiples. Dotée de propriétés stimulantes et antiseptiques, elle est utilisée en pharmacie (sirops et lotions, onguents et pommades). Ses qualités gustatives sont appréciées et l'alimentation l'utilise en de nombreux domaines : boissons gazeuses, jus de fruits et apéritifs ainsi que chocolaterie, confiserie et pâtisserie. Qui n'a jamais goûté une glace à la vanille ?

Moins chère, la vanille artificielle concurrence sévèrement les diverses appellations naturelles : "Vanille du Mexique, vanille Bourbon (Réunion, Madagascar, Comores), vanille de Tahiti..." Les exportations en pâtissent, bien que Madagascar demeure le premier producteur mondial.

⁴ Cf. "Madagascar 1991-1994, dans l'œil du cyclone", cahier n°1, L'Harmattan

Le riz est l'aliment de base de la population. Nombreuses, les variétés cultivées sont toutes asiatiques. Résultat d'un processus d'adaptation à la culture d'altitude, il en est d'atypiques. Importée aux États-Unis au XIX^{ème} siècle, "une souche de riz long autochtone a connu la célébrité : le riz *Caroline*"¹.

Manioc, litchi..., ainsi que certaines cultures industrielles (tabac, coton et canne à sucre) enrichissent aussi la production agricole. En altitude, prospèrent vignes, poiriers et pruniers, pommes de terre et autres cultures importées comme le blé. Mais pourquoi donc ne trouve-t-on guère de cerises ?

Défrichée, cultivée puis abandonnée, la forêt s'est dégradée. Au fil du temps, des espèces sans valeur l'ont colonisée et elle s'est transformée en *savoka*². Subissant à son tour ce même processus (défrichage-culture-abandon), cette *savoka* dégénère et se transforme en savane, terre de pâturage pour le bétail et foyer de feux de brousse. "Surexploitée" (elle fournit bois pour le feu et charbon de bois), la forêt ne peut se régénérer. Ce phénomène est ancien. Il existait avant même l'époque coloniale et se perpétue. Il entraîne restriction de la biodiversité, érosion et donc appauvrissement des sols, et dérèglement des régimes climatiques et hydrographiques. Cultures et infrastructures routières en pâtissent. Pour freiner ce processus, des politiques ont été mises en œuvre. Depuis longtemps ! Mais les réglementations sont violées et les contrôles insuffisants. Propriété de l'État, la forêt est un bien commun. Sa protection dépend aussi de la prise de conscience des

¹ Article de Jean-Pierre Domenichini (non référencé).
² Voir lexique à la rubrique "Quelques mots"

citoyens. Autrement dit, c'est une affaire de civisme.

Les anciennes forêts s'amenuisent et les déprédations se poursuivent. Malgré tout, la surface boisée s'étend sur soixante mille kilomètres carrés et la forêt est riche encore de précieuses essences : ébène, palissandre, acajou, amphora, bois de latex, diverses espèces de baobabs... Dans le désert du sud croît le sisal à l'état sauvage et à l'ouest, le raphia, très prisé par les artisans. Patrimoine écologique, la forêt est aussi une richesse économique. Diverses essences sont exploitées. Mais des espèces d'une grande valeur commerciale sont menacées de disparition : ébène, bois de rose et acajou.

Véritable mine pour la pharmacopée, la flore est riche. L'Europe importe certains spécimens utilisés dans l'industrie cosmétique et chimique. Elle offre aussi un large éventail de plantes ornementales. Certaines fleurissent l'exportation : environ cent cinquante espèces d'orchidées - soit vingt mille plantes par an -, une centaine d'espèces de plantes grasses, cinq de plantes aquatiques et des graines de palmier¹.

Au fil du temps, l'homme, prédateur inconscient là comme ailleurs, a amputé la richesse et compromis la variété de la flore et de la faune. "Ont ainsi disparu, écrit Jean-Pierre Domenichini¹, un hippopotame nain, des tortues géantes, de grandes ratites (acpyornis et mullerornis) et de nombreux lémuriers". Triste inventaire.

En revanche, le coelacanth, fossile vivant, apparu il y a 350 millions d'années, résiste ! Repéré

¹ Article de Jean-Pierre Domenichini (non référencé)

dans les eaux malgaches en 1938, on le croyait disparu depuis... 80 millions d'années !

DRÔLE D'OISEAU

Il mesurait parfois plus de trois mètres et pesait 450 kilos ! C'est beaucoup pour un oiseau ! L'œuf de la femelle contenait de sept à huit litres.

Aujourd'hui c'est un objet recherché.

Était-ce un oiseau coureur de savanes ? Les spécialistes s'interrogent. Non, répond le chœur des paléontologues. Oui, répète, se référant à l'étymologie de son nom malgache, celui des linguistes ! Le mystère demeure.

Aepyornis, un drôle d'oiseau !

Malgré la déforestation et l'extension, au détriment de la forêt originelle, de la forêt dégradée (*savoka*) et de la steppe ou de la savane, malgré cet appauvrissement de la flore et les apports extérieurs, l'île demeure un conservatoire naturel. La nature y abrite encore espèces et genres qu'on ne trouve nulle part ailleurs : entre autres, "soixante espèces de serpents dont aucun n'est venimeux, des iguanidés, des batraciens, des mammifères, des insectivores et, surtout, cinquante espèces ou sous-espèces de lémuriers"¹. Une gent animale unique au monde.

DEVINETTE

Quel est l'animal qui a les dents du lapin, les oreilles de la chauve-souris, les soies du sanglier, les mains du singe et la queue du renard ?⁴ C'est l'un de ces fameux lémurien dont Madagascar compterait cinquante-quatre espèces⁵, le *aye-aye*. Il appartient à l'une des plus rares. Comme son "cousin", l'*indri*, "le plus évolué", s'extasiaient les scientifiques, et le *maki*, "très coloré et prolongé d'une longue queue", il serait un compagnon idéal.

Des myriades de papillons et d'insectes inconnus ainsi qu'une multitude de fougères et de fleurs subsistent au cœur des forêts tropicales humides. Plus de cent cinquante variétés d'oiseaux et autant de papillons demeureraient, pour la plupart, encore inconnues ! Trente à quarante variétés de caméléons, roussettes et autres chauve-souris ainsi que de cochons sauvages peuplent les forêts. Canards et échassiers, tels le flamant rose, s'ébattent dans les marais. Carpes, truites, anguilles... colonisent rivières et lacs. Embusqués au fil de l'eau dans les mares et les fleuves, les crocodiles guettent leur proie. Près de Diego-Suarez vagissent quelques centaines retirés dans les eaux d'un "lac sacré". On les vénère à l'occasion du culte ancestral des Antakarana... Les amis des animaux n'ont guère réussi à mettre un terme à l'élevage, pratiqué dans plusieurs régions, de ces reptiles dont les peaux sont de plus en plus convoitées.

Bossu, le zébu, importé d'Afrique au cours du premier millénaire de notre ère, déambule, indolent, au cœur des campagnes. Animal de trait, il offre aussi sa viande au cours des sacrifices rituels et, plus prosaïquement, sur l'étau du boucher. Il est également un symbole d'identité, de richesse et de prestige.



**La mer est féconde.
Elle prodigue, du plus petit au plus grand, du plus paisible au plus féroce, poissons et crustacés :**

moules et huîtres, soles et merlans, crevettes, camarons et langoustes, thons, raies et pieuvres, capitaines et mérus, barracudas et requins... Elle recèle aussi quelques beaux poissons bariolés de la tête à la queue - chromis bleu-vert, baliste-clown, porte-enseigne... - et des coraux multicolores.

On peut imaginer l'émerveillement éprouvé à la découverte de cette nature luxuriante et généreuse par les premiers arrivants et leurs successeurs !

"De mes coutumes, je n'ai aucune honte ni aucune crainte (...)"

Ranavalona I

Partis d'Asie du sud-est, de grands navigateurs austronésiens atteignent Madagascar et s'y établissent. D'autres, bantous et arabes, suivront...

Le premier millénaire de l'histoire de l'île demeure encore mal connu. Sans doute l'Homme y a-t-il "organisé ses structures sociales en fonction des ressources du milieu et de son ingéniosité"⁴...

"Les XI^{ème} et XII^{ème} siècles marquent un tournant décisif.

Dans leur mouvement d'expansion, les Bantous (d'Afrique) atteignent alors la côte du Canal de Mozambique et y provoquent la disparition des États austro-

nésiens; sans doute est-ce là l'origine des migrations qui allaient peupler les hautes terres centrales jusqu'alors inhabitées."¹ Des regroupements succèdent aux migrations. Des royaumes se superposent aux clans primitifs et chacun invente sa propre histoire sous l'égide de ses propres dynasties. Ces royaumes s'opposent, entretiennent des divisions ou nouent des alliances. Selon les époques, certains rayonnent, d'autres déclinent. Dans les diverses régions, activités agricoles, pastorales ou forestières les distinguent. Chacun développe traditions et coutumes spécifiques, croyances



et tabous particuliers. Au fil des siècles, dix-huit ethnies se constituent ainsi. Il arrive que l'une ou l'autre exerce un temps son hégémonie. Ainsi au sud-est, région sèche et épineuse, les Masikoro forment-ils, au XVII^{ème} siècle, un royaume étendu dont le territoire se réduira par la suite. A la même époque, les Sakalava règnent sur les vastes plaines de l'ouest. Un siècle plus tard, de puissants royaumes existent dans la zone forestière de l'est, le long de la côte, à l'extrême nord. A la fin du

XVIII^{ème} et au cours du XIX^{ème}, une différenciation de plus en plus marquée se développe entre Hautes Terres et régions côtières.

Séparés par des montagnes, les royaumes des Hautes Terres n'accèdent à l'unité qu'au début du XIX^{ème} siècle. A cette époque, en effet,

le royaume merina exerce sur eux sa suzeraineté. "L'expansion de la tribu centrale, les Merina, partant à la conquête des tribus côtières, étend progressivement l'autorité de la monarchie merina sur une grande partie de l'île"⁴. Elle imposera son dialecte, réalisant ainsi l'unité linguistique de l'île.

Le souverain merina Andrianampoinimerina (1785-1810) et son fils Radama I (1810-1828) établissent leur autorité sur la plus grande partie du territoire avec l'appui de l'Angleterre. Ce dernier souverain ainsi que son successeur, la reine

⁴ Cf. "Madagascar 1991-1994, dans l'œil du cyclone", cahier n°1, L'Harmattan.
⁵ ou cinq familles, douze espèces et vingt-huit variétés plus quatorze "subfossiles". Guides Arbaud, Paris 1994, page 28.

¹ Article de Jean-Pierre Domenichini (non référencé)

Ranavalona I (1828-1861) entretiennent des "rapports difficiles" avec l'Europe. Rainilaiarivony, "premier ministre roturier des trois dernières reines qu'il épousa successivement"¹, cédant au mirage occidental, mène "autoritairement" une politique d'ouverture qui s'avère néfaste. A la fin du XIX^{ème} siècle, face aux agressions françaises, l'Angleterre n'apporte aucun soutien à Madagascar. Au terme d'un bref protectorat, la France annexe l'île en 1896. Le général Gallieni pose "les fondements de l'action coloniale". Celle-ci gangrène toute la société. Elle ne respectera ni l'Homme ni son âme.

Dans son roman "Comme un vol de papang"⁶, Monique Agénor évoque cette période et les colonisateurs : "Ces vampires becs-de-lièvre s'étaient immiscés dans les affaires du royaume au point d'avoir réussi à faire éclater les structures des tribus et à s'approprier les individus les plus sensibles aux flatteries. Enlevés comme soldats et esclaves".

Le colonisateur suscite des rivalités tribales : diviser pour régner, un vieux principe qui a fait ses preuves. Ainsi, les Sakalava collaboreront avec l'occupant. Les Hôvas², cette oligarchie de hauts fonctionnaires de l'Imerina - qui détient le pouvoir réel - "faisaient la chasse aux Sakalava renégats et les tuaient à coups de bache et de coupe-coupe en brandissant les têtes sur des piques à travers populations terrorisées. Pour l'exemple"⁶.

Comment, en ces temps coloniaux, "éviter le naufrage de la culture malgache ?" Sauver ses croyances et ses rites ? Monique Agénor poursuit :

"La colonisation de Madagascar par des empires étrangers allait au contraire représenter sur tous les plans, politique et social, culturel et humain, linguistique et ethnique, une souffrance insupportable imposée à la manière immémoriale des Malgaches de penser, de parler, d'agir, de vivre."⁶ C'est effectivement le propre de la colonisation.

Les Malgaches cependant n'accepteront jamais la domination française. La revendication nationale ne cessera de se manifester. Jusqu'à ce qu'elle soit satisfaite. Mouvements (en 1915, 1920-1930) et insurrections se succèdent : celle des Menalamba² dès 1896, celle de 1947 réprimée dans le sang - quatre-vingt mille morts - dont les Malgaches commémorent aujourd'hui encore le triste souvenir. En 1960, l'île accède enfin à l'indépendance. Le pays connaît alors, jusqu'en 1972, un régime démocratique lié à la France. Une longue dictature militaire lui succède. Elle se proclame socialiste et s'inspire d'un marxisme au goût étrange : celui de la Corée du Nord. Elle se prolonge vingt années durant. Elle bafoue les libertés, affame le peuple et ruine l'économie. En 1991, les manifestations des Forces Vives, suivi d'un référendum en 1992, sonnent le glas du régime. L'investiture, l'année suivante, du président Albert Zafy ouvre une nouvelle période démocratique. Redoutant un exécutif fort et le règne du pouvoir personnel, les constituants ont veillé à réduire l'autorité du chef de l'État. Le Premier Ministre, lui, est sous la coupe de l'Assemblée Nationale. En fait, selon la formule, les pères de la nouvelle constitution ont "organisé l'impuissance" en élaborant un texte fondateur

"bâtard". Il porte l'échec en filigrane. C'est un mauvais coup pour la démocratie et faute d'exercice efficace du pouvoir, la pauvreté s'aggrave. Fiasco ! Comme l'écrit Georges Marion (Le Monde, 11-12/02/96), le pays est passé "de la dictature inefficace à la démocratie impuissante". Destitué en 1996, Albert Zafy est battu l'année suivante, lors de nouvelles élections, par l'ancien dictateur, Didier Ratsiraka, cette fois légalement élu ! L'avenir dira si ce dernier s'est réellement amendé pour relever, entre autres, le défi économique. Et démentir cette assertion de Jean-Pierre Domenichini : "Intellectuellement, c'est, aggravés au fil des ans, la même extraversion qui trouve toujours sa justification dans les modèles étrangers, et le même mépris pour les aspirations de la population des campagnes, réduite le plus souvent à son seul rôle de main-d'œuvre". C'est pourtant elle le gardien de l'âme malgache !

"L'ancêtre doit toujours être respecté par les vivants."

Eric Revel

Certes les monothéismes ont conquis une bonne partie de la population. La reine elle-même s'est convertie en 1869. Les fidèles des églises chrétiennes, essentiellement originaires des Hautes Terres et des villes, représentent, selon les sources, de 20 à 50% de la population. "Mais, affirme Jean-Pierre Domenichini, la plupart des convertis continuent de prendre part et d'adhérer aux cérémonies de la religion des ancêtres". Celle-ci demeure vivace. Les anciennes croyances et les cultes demeurent. Y compris le culte des pal-

ladias royaux (condamnés par la souveraine en 1869) qui se perpétuent "clandestinement" jusqu'à nos jours. De même que "les cérémonies dynastiques de régénération de l'ordre cosmique et politique". Elles se déroulent tous les sept ans chez les Antambahoaka, tous les cinq ans chez les Sakalava, chaque année chez les Merina... Demeurent aussi "les cérémonies des grandes familles et lignages" : un "officiant de droit héréditaire préside à la communication avec les ancêtres aux moments importants de la vie de ses parents". Enfin, les nombreuses *tromba* : elles instaurent une communication entre grands ancêtres et vivants par le truchement de possédés. Toutes ces cérémonies rassemblent souvent plus de fidèles que celles des religions chrétiennes.

Comme l'affirme Jean-Pierre Domenichini, "la religion ancestrale manifeste une vitalité que les citoyens ignorent superbement quand ils ne sont pas personnellement concernés". C'est l'un des clivages qui divisent la société malgache.

"Pourquoi se battre pour le présent alors que la mort importe plus que la vie ? La civilisation malgache balbutie, toujours devant cette question essentielle", écrit Eric Revel⁷. On imagine les conséquences matérielles de cette interrogation philosophique !

Dans la pensée malgache, l'Homme s'inscrit au sein du cycle vital de l'univers et il importe de préserver la vie. Celle-ci postule la coexistence de l'âme et du corps. Il faut donc vénérer et respecter ce dernier. Les hommes-médecine, *ombiasy*² et *mpitalza*² connaissent les vertus des plantes médicinales qu'ils proposent, comme le *mpisikidy*²

1 Article de Jean-Pierre Domenichini (non référencé)

6 Monique Agénor, "Comme un vol de papang", Le Serpent à Plumes, Paris 1998.

2 Voir lexique à la rubrique "Quelques mots".

7 "Madagascar, l'île rouge", Balland Le Nadir, 1994.

2 Voir lexique à la rubrique "Quelques mots".

sur les marchés. C'est là aussi que le *mpanandro* tient boutique. Astrologue, il établit les horoscopes et dit jours fastes et néfastes.

De la séparation de l'âme et du corps résulte la mort. Alors, le corps s'abîme, l'âme survit. Elle emprunte formes et noms divers. Cette pérennité de l'âme invite au développement d'un culte des ancêtres. Profondément enraciné, il est l'un des piliers de la pensée malgache.

Les générations se suivent et dépendent les unes des autres. Elles sont solidaires. Les vivants entretiennent le souvenir des morts; les morts veillent sur les vivants. La mort n'est pas une fin. C'est une métamorphose : un état immatériel se substitue à un état matériel. C'est le passage dans un autre monde et une autre vie. "On ne meurt pas, dit-on, à Madagascar. On tourne le dos à la vie, on passe à d'autres états qui jalonnent le temps de la mort : celle-ci, qui n'est pas redoutable, est un état d'égalité où s'abolissent les différences d'âge et de classe : tous y sont seigneurs, distingués seulement selon le sexe"... Seuls sont exclus "ceux qui de leur vivant n'ont pas accompli les rites de la circoncision ou qui ont transgressé les interdits. Mais qui s'attirerait un tel opprobre ? Les morts continuent donc à vivre, mais d'une autre manière dans un monde invisible "au-delà de la mer" où des génies bienfaisants viennent accueillir les âmes. Ce monde invisible commence dans la tombe"⁸. Celle-ci, souvent plus luxueuse que la maison, "coexiste avec un *tolem funéraire*"⁸. L'un de ces fameux *aloalo*².

Les cérémonies qui accompagnent la mort ou

⁸ Gonzague Raynaud, préface à "Traduit de la nuit", recueil de poèmes de Jean-Joséph Rabarivelo, Orphée La Différence, Paris 1990
² Voir lexique à la rubrique "Quelques mots"

célébrent le souvenir des morts sont, au-delà d'un culte, autant de tentatives des vivants pour entrer en relation avec l'âme des défunts. Des rites religieux se déroulent afin d'établir cette relation avec l'âme des disparus et obtenir conseils et protection. Ils ne requièrent ni temple ni église; les tombeaux font office de lieux saints.

FAMADIHANA

C'est une cérémonie d'exhumation.

Elle n'a, semble-t-il, aucun équivalent dans une autre civilisation. Nettoyés, les cadavres - ou plutôt les squelettes - sont enveloppés dans de nouveaux suaires. Ce "retournement des morts" - c'est ainsi qu'on appelle ce rituel - est, pour les familles, l'occasion d'un contact régulier - tous les deux ou trois ans - avec les âmes de leurs défunts.

C'est une fête joyeuse. Elle s'accompagne généralement de sacrifices de zébus et de musiques.

D'une région à l'autre et selon les ethnies, il arrive que les rites diffèrent. Sur la côte ouest, les Sakalava se réunissent tous les sept ans pour exhumer les restes de leurs rois. Ils les déposent dans des cornes de zébu et les lavent. Pour des raisons climatiques et sanitaires, cette cérémonie, de nos jours, se déroule entre juin et septembre.

Le *famadibana* est un "devoir sacré".

L'administration coloniale française, malgré ses tentatives, n'a pas réussi à l'abolir.

Le culte des ancêtres inspire au Malgache la préoccupation de bien vivre pour bien mourir "*Rassasié de jours*"⁸. Il entretient avec la mort une relation traditionnellement "*intime et quotidienne*". Quand il se présente, il aime, dit-on, préciser l'endroit où il sera enterré. "*Chacun doit connaître avec précision son arbre généalogique*"⁸. Ne pas connaître ses origines est ridicule. En fait, "*les morts sont les garants des relations sociales de leurs descendants*"⁸.

Il faut "*entretenir de bonnes relations avec ses morts*"⁸ lors des funérailles, invocations, exhumations... La coutume des ancêtres prime. C'est ainsi. De même, la communauté l'emporte sur l'individu. Une société composée d'individualistes ne serait qu'"*un banc de sable sans consistance*". Et la sagesse populaire justifie cette assertion : "*une seule personne ne peut pas construire une maison, un seul doigt saisir un pou, un seul arbre constituer une forêt*". La solidarité est donc une nécessité et une obligation.

La religion traditionnelle comporte un système complexe d'interdits ou *fady*. Chacun doit observer ces tabous. Ils pèsent sur l'individu, la famille, le groupe... Ils ont pour fonction d'organiser un système social qui préserve la vie de la communauté.

Au sein de cette communauté prévaut une hiérarchie qu'organise un système de castes. Groupes statutaires, les castes étaient au nombre de trois à l'époque coloniale : nobles, roturiers et esclaves; ces derniers rejetés aux marges de la société. Les mariages étaient endogamiques. Cependant les membres du groupe supérieur dans la hiérarchie

⁸ Gonzague Raynaud, préface à "Traduit de la nuit", recueil de poèmes de Jean-Joséph Rabarivelo, Orphée La Différence, Paris 1990

sociale pouvaient prendre femme au sein d'un groupe inférieur; en revanche, l'inverse était impossible.

Traditionnellement, les nobles exerçaient le pouvoir politique et économique. Celui-ci reposait sur la pratique de l'esclavage. Au milieu du XIX^{ème} siècle, la pénétration des religions chrétiennes et du système capitaliste s'effectue au détriment des nobles et au profit des roturiers commerçants, les Hôvas... En 1896, année de l'annexion par la France, l'esclavage est aboli. Un siècle plus tard, les conclusions d'un colloque consacré au sujet sont claires : les réalités de l'esclavage demeurent. De nos jours encore, les descendants des esclaves se situent au bas de l'échelle sociale. Le passé est présent. Aujourd'hui aussi, les castes constituent une structure plus importante que les ethnies. Dix-huit selon le colonisateur, un chiffre contesté par certains, car il ne correspondrait pas à la réalité⁹. Comme l'écrit Eric Revel, "*le système des castes continue de régir fortement la vie économique, sociale et politique du pays*".

**"L'argent est comme l'étranger :
arrivé aujourd'hui,
il repart demain."**

Proverbe malgache

Au cours de son histoire, l'île connaît successivement divers systèmes économiques : colonial, libéral néo-colonial, marxiste puis, de nouveau, libéral. Aujourd'hui, le pays porte encore les cicatrices du long règne de l'économie marxiste. Madagascar est l'un des pays les plus pauvres du monde. Son économie repose sur des secteurs primaire et tertiaire

⁹ D'après RFI magazine 1998, semaine 34. "Mémoire d'un continent".

importants ; le secteur secondaire demeure faible. Dominée par des techniques traditionnelles, l'agriculture occupe environ 87 % de la population. La culture du riz, aliment de base, s'étend sur 50 % des surfaces cultivées.



Il n'y a guère de grands propriétaires fonciers. L'élevage est une activité familiale. Le cheptel est majoritairement bovin (zébus). Une partie est exportée sur pied. Café, vanille et girofle constituent les principales productions agricoles exportées ; ainsi que, en matière de cultures industrielles, le coton et la canne à sucre. La mer, on l'a dit, est prodigue. Crabs, langoustes vertes et thons mais aussi algues abondent : tout en préservant leur pérennité, ces ressources pourraient être exploitées davantage. L'aquaculture des crevettes est d'ores et déjà la deuxième source de devises.

L'industrialisation demeure peu développée. Par ailleurs, l'île recèle trésors minéraux et réserves de charbon, ainsi qu'un potentiel hydroélectrique qui mériterait meilleure exploitation. Transport, télécommunications et commerce représentent

l'essentiel des services.

L'exportation de produits de base n'équilibre guère l'importation de biens d'équipement et de consommation : ce déséquilibre des échanges instaure un déficit structurel de la balance commerciale. Ancien colonisateur, la France demeure le principal partenaire.

La beauté et les richesses naturelles de l'île en font une terre d'élection pour les touristes.

La mosaïque des ethnies, le charme de leurs membres, le patrimoine culturel original sont des atouts supplémentaires susceptibles d'attirer des voyageurs curieux, ouverts et respectueux des êtres et des sites. Si du moins le contexte politique n'est pas dissuasif. Les dictatures ne sont ni attractives ni accueillantes ! Relativement fermé au cours des sombres décennies soixante-dix et quatre-vingt, le pays s'est ouvert après la chute du régime, en 1992. Dès 1993, devant l'Assemblée Nationale, le Premier Ministre Francisque Ravony ne déclarait-il pas : *"le tourisme est un secteur porteur"*. Reste que de considérables investissements sont requis pour doter l'île de véritables structures d'accueil et de transports locaux adaptés.

Les gros transporteurs aériens réduisent désormais l'éloignement de Madagascar des grands bassins européen, nord-américain et japonais de tourisme. Ne risquent-ils pas aussi de précipiter le pays dans un tourisme de masse envahissant et destructeur ? Profitable à l'économie mais préjudiciable aux sites, aux traditions et aux valeurs.

Pour éviter ce péril, sans doute faudrait-il maîtriser un "écotourisme" préservant la culture locale dans une aire protégée. Les "Grands commandements" que Sata Rajoharison invite les touristes à observer pourraient y contribuer.

LES DIX COMMANDEMENTS DU TOURISTE

- Mort et ancêtres honoreras ;
- Aïeux, enfants, mères et rizières respecteras ;
- Des *fady* et coutumes t'enquériras ;
- *Fady* respecteras ;
- Sanctifiée par les ancêtres - ils en demeurent les "propriétaires" - la terre est sainte et tu t'en souviendras ;
- Sans hausser le ton tu parleras ;
énervement éviteras ;
- Malgache tu ne tutoyeras, (dans sa langue, il ne le peut) ;
- Que tu arrives ou partes, toujours tu salueras ;
- Confidences ne solliciteras ;
- Hospitalité accepteras, mais étranger toujours resteras.

*D'après Sata Rajoharison,
"Le tourisme à Madagascar"*⁴

**"La parole est comme l'œuf :
écloso, elle a des ailes."**

Proverbe malgache

L'imaginaire malgache est fécond et la culture locale riche : poésie, sculpture funéraire, bijoux, musiques traditionnelles... Madagascar recèle aussi une riche littérature orale : *"littérature populaire de mythes, de contes, de légendes, de proverbes et d'énigmes, mais aussi littérature savante de hainteny, de récits historiques formalisés et de chansons de geste, sans oublier les belles invocations et prières de la religion ancestrale dont le caractère esthétique est évident"*, écrit Jean-Pierre Domenichini.

Ainsi le *beko* participe-t-il aux cérémonies *antan-droy* : rituel de guérison et rites funéraires. Généralement *a cappella*, le chant peut se prolonger toute une nuit. Il est *"ponctué de phrases inarticulées et débitées rapidement"*. Le *beko* célèbre l'organisateur du rituel ou le défunt ainsi que son clan et le respect de la coutume.

Genre poétique ancien, imaginé par les paysans de l'Imerina, le *bainteny* suscite des joutes oratoires. Il se distingue par ces jeux de mots et métaphores susceptibles de traduire les sentiments les plus secrets tel le désir amoureux. Associé aux proverbes, il constitue le *kabary*, discours poétisé et structuré qui recourt aux ressources de la rhétorique. Le *kabary* marque cérémonies importantes et événements majeurs. Rois et reines méridionaux ont enrichi cet art *"de paroles, de textes et de proclamations dans lesquels la forme s'associe au sens"*.

⁴ Cf "Madagascar 1991-1994, dans l'œil du cyclone", cahier n°1, L'Harmattan

Cette culture de la parole nourrit également une forme théâtrale spécifiquement malgache, le *bira gasy*.



Art oratoire,
chant,
mime,
musique
et danse
concourent
pour
composer
une sorte
d'opéra
populaire
unique.

Né dans les Hautes Terres voici plusieurs siècles, chez des paysans-artistes, il a fréquenté le palais à la fin du XVIII^{ème} siècle. Depuis une vingtaine d'années, il s'est élevé au rang d'art national.

La littérature écrite s'est longtemps conformée à des modèles français. Pourtant, deux personnalités originales se distinguent. Jacques Rabemananjara, militant, homme politique, poète et Jean-Joseph Rabearivelo. Ce dernier marie dans sa poésie culture occidentale et fonds ancestral malgache. Adaptation de *bahteny*, l'un de ces bijoux de la littérature orale traditionnelle. L'une de ses œuvres ne s'intitule-t-elle pas "Vieilles chansons des pays d'Imerina"? Mais miné par ses contradictions culturelles, la misère et le mal de vivre, il se suicide en 1937. Il n'a pas quarante ans. D'autres auteurs naîtront. Plus tard. Il faut attendre 1984 pour que

paraisse en France, aux éditions Khartala, "Dadabé", un roman de Michèle Rakotoson. Depuis, d'autres encore. Dans le sillage de Rabearivelo, David Jaomanoro. Il maîtrise lui aussi la forme du *bahteny* et celle de quelques autres trésors de la tradition orale.

Surnommé parfois le "Bukowski malgache", Jean-Luc Raharimanana a connu les foudres de la censure. Dans un article¹⁰, il témoigne de la relation qu'il entretient avec la langue française. Un échantillon de son style !

"Le français est une langue avec laquelle j'ose beaucoup, une langue que je massacre, que je bache et que je viole à toute salive. Que je crache et que je relaphe à fendre les lèvres et la langue. Et pour plus loin repousser les tabous, l'adapter et la rebâtir sur le rythme et la syntaxe malgaches, s'attaquer en biais à la "langue sacrée des ancêtres", à la "parole qui tue" ou "qui donne vie".

Voir les boues et les putréfactions sur le sol même de mon pays me ferait plus mal encore si je les racontais en malgache. Éclabousser cette autre langue de la misère qui s'offre à mes regards... Non pas parce qu'il s'agit de la langue de l'ancien colonisateur, mais parce que c'est une langue extérieure à moi et qu'elle peut me délivrer de toutes ces misères. Refouler dans cette langue tout ce que je refuse à entendre dans ma propre langue. Pour ne pas succomber à la bonté extrême".

On comprend que l'auteur conclue : "On a trop fait croire qu'il n'y a de vie, de littérature qu'en occident".

¹⁰ "Le Traversier", n°7, janvier 1994.

Talent fécond et protéiforme, Lantoniaina Rabeharivelojoana est, selon ses propres termes, l'auteur d'une "prolifération d'œuvres littéraires impubliables (dans son pays)". Pas en France.

Les lecteurs français gagneraient à découvrir ces maîtres de la parole d'outre-France : ceux de Madagascar, ceux aussi des autres terres francophones.

AU FIL DES PLAGES

Les cours de chacun des trois grands royaumes qui se sont développés à Madagascar avant 1800 (*merina*, *betsileo* et *sakalava*) ont, comme celles de l'Europe féodale, favorisé l'épanouissement d'un éventail d'arts profanes sophistiqués : chœurs de femmes des cours *sakalava*, menestrels des cours *betsileo* chantant poèmes épiques et courts poèmes à la manière des *baïku* japonais, innombrables créations musicales des cours *merina*... Bien longtemps avant l'arrivée des occidentaux, l'art était donc un superflu nécessaire.

La conquête française, à la fin du XIX^{ème} siècle, ainsi que le processus de colonisation et de christianisation et les bouleversements consécutifs ont effacé la frontière entre musique savante et musique populaire. Elle est aujourd'hui impossible à tracer. On observe simplement que les styles musicaux diffèrent d'une région à l'autre. On peut cependant distinguer deux grands ensembles : le style des Hautes Terres, au centre (*merina*, *betsileo*...) et celui du désert du sud (*antandroy*...). Des points communs les rapprochent cependant comme cette tendance à user de modes diatoniques. Dans chacun de ces deux styles aussi, les rythmes se distinguent selon qu'il s'agit d'une

musique à chanter ou bien d'une musique à danser. Ceux-là, plus complexes que ceux-ci. Les chants manifestent des différences : composés de strophes sur les Hautes Terres, ce sont plutôt des litanies dans les déserts du sud. Ces deux styles principaux ont, l'un et l'autre, subi des influences venues d'Afrique, du monde arabe et d'Europe. L'influence africaine se manifeste d'abord le long de la côte ouest. Ailleurs, chez les Betsileo, la cithare serait d'origine est-africaine. L'influence européenne est perceptible, entre autres, dans l'Imerina. L'un des quatre modes sur lesquels se développe la musique complexe de cette région est hérité de l'Europe. Certaines percussions sont de pures imitations d'instruments européens...

Il semble que la musique du sud soit la moins influencée : celle, entre autres, des Antandroy et des Sakalava du sud. Et pourtant ! Chez les premiers, mélismes, cithare tubulaire et accordéon sont venus d'ailleurs. Chez les seconds, les chants à répondre, rythmés par des battements de mains sur le temps faible, ont clairement une origine africaine. Certaines lignes mélodiques suivies sur le *marovany* (cithare sur caisse) ressemblent fort à des interludes de guitare portugaise et espagnole.

On décèle également dans la musique sakalava l'empreinte de l'Asie du sud-est et du nord de la Nouvelle Guinée¹¹... Tant pis pour les puristes !

D'aucuns affirment pourtant que la musique malgache serait homogène mais riche de nombreuses variantes ! A chacun sa vérité ! Les mêmes assurément également que les Malgaches, contrairement aux Africains, apprécieraient d'abord la mélodie, les paroles et enfin, le rythme. En fait, il semble que, selon les régions et les styles, on privilégie tantôt le couple mélodie-paroles tantôt le couple rythme-mélodie. Celui-ci fait bouger les corps, celui-là fait également bouger, mais... les esprits !

L'île est vaste. On ne saurait en faire le tour. Le périple commence dans l'Imerina, sur les Hautes Terres du centre (région de Tananarive). Il se poursuit dans la région de Tulear, au sud-ouest, chez les Masikoro et les Antandroy puis, à Majunga et dans ses environs, au nord-ouest, chez les Sakalava. Il s'achève par une nouvelle incursion sur les hauteurs de l'Imerina, à Tananarive.

1 La nuit est précoce en ces contrées. Avant de céder aux ténèbres, le ciel résiste. Il se livre à des outrances : il manigance des effets de lumière aux nuances incomparables. Effaçant lentement sa couleur diurne, il gomme un bleu intense, pâlit, se teinte de rose. Ensuite, il se colore en incarnat et se drape de vermeil. Il s'enflamme, flamboie et brille d'un rouge ardent. Ecarlate, il s'assombrit; cramoisi, il charrie des flots de sang. Le sang des dieux ? La lumière s'estompe puis, s'éteint. Il fait nuit. Une nuit semée d'étoiles.

La nuit est calme à la campagne. Au bord d'un lac proche de Tananarive, l'ondoiement de l'eau, le

bruissement des feuilles, les stridulations des insectes, les aboiements des chiens ponctuent le silence.

2 Un *valiba* apprivoise la nuit : Ratovonirina Ranaivovololona improvise. "La gamme, dit-il, est pentatonique". Facteur de *valiba*, il a construit cette cithare cylindrique et sculpté les cinq paires de cordes dans le bambou !

Souvent, les noms malgaches sont longs. Répétant une ou plusieurs syllabes, ils bégayent. Aussi, pour abréger, les ampute-t-on. C'est plus simple mais moins joli : ils perdent leur musicalité. Ratovo, c'est ainsi que l'appellent les Malgaches, c'est tout de même moins chantant que Ratovonirina Ranaivovololona ! Il faut répéter plusieurs fois à haute voix pour apprécier les sonorités de ces noms



"Marchand
ambulante
de
Valiha"

¹¹ D'après le *Grease Dictionary*.

truffés de voyelles. Ainsi colorée de tous ces A, ces E, ces I, ces O et ces Y, la langue malgache réjouit l'oreille occidentale. C'est une musique.

Des pas au bord du lac accompagnent l'aube.

3 Les doigts de Ratovo caressent les cordes du *valimba* (diatonique cette fois) : un thème traditionnel salue la naissance du jour.

Tananarive, la capitale, a colonisé des collines au cœur d'un paysage de montagnes et de rizières. Une ville aux couleurs vives de brique et de béton, jalonnée d'escaliers qui grimpent d'un quartier à l'autre. Une ville mitée,

poussiéreuse, jonchée d'immondices. Une ville nauséabonde, bruyante, polluée. Une ville hantée par ces sombres et gracieux visages cuivrés. Cortège de pauvres, cohortes d'enfants des rues. Tananarive !
"Des enfants. Dans la rue, des enfants. Dans



le bus, des enfants. Ça et là, des enfants. Sur des enfants, des enfants. Des enfants de pauvres. Miséreux, misérables, morveux, crasseux, noirs, nus, faméliques, squelettiques, cadavériques, des enfants sur des enfants, sur des trottoirs, grelottants, grignotants, délinquants, suppliants, affamés, assoiffés, délaissés, dédaignés, détestés, décbets dans les décbets, ordures dans les ordures. Des enfants dans les poubelles. Des familles sans famille. C'est la vie, c'est la ville, c'est la jungle. L'inferral, la terreur, la laideur, les

*voleurs, les crieurs, les vendeurs, les chauffeurs, les vapeurs, les odeurs, les angoisses, c'est la ville. Des écoliers, des collégiens, des lycéens. Des étudiants, des cbômeurs. Des fainéants, des salariés, des ouvriers. Des prêtres, des chrétiens".*¹²

4 Félix n'est pas misérable. Adolescent, il fréquente l'école. Il demeure sur l'une des collines de Tananarive et, pour "aider" sa famille, il guide les touristes au Rova, le palais de la Reine. C'était avant l'incendie qui, en novembre 1995, a détruit cet édifice chargé de symboles. Félix témoigne de la

circoncision, s'amuse et chante avec ses copains du Belvédère, évoque le *birra gasy*.

5 Genre spécifiquement malgache, le *birra gasy* est né, il y a plusieurs siècles, sur les Hautes Terres. Il se transmet depuis par voie de tradition orale, de génération en génération, au

sein de familles qui assurent sa pérennité. Opéra fabuleux inventé, perpétué et enrichi par des pay-sans-artistes, c'est une tradition unique. Ces véritables professionnels développent un talent protéiforme : ils sont à la fois orateurs, comédiens, chanteurs, musiciens, danseurs et mimes... En plein air, au sein d'un quadrilatère délimité par les travées du public, ils déambulent dans le sens contraire à celui des aiguilles d'une montre. Pendant la saison ou à l'époque des *famabadiana*, un public populaire, dont c'est souvent l'unique

12 Lantonantaina Rabeharivoeloana, "Le Traversier", n°7, janvier 1994. Extrait d'un texte écrit le 28 juin 1993, à Tananarive, évoquant la sanglante répression par Didier Ratsiraka de la "marche de la liberté", le 10 août 1991

référence culturelle, se bouscule nombreux pour assister aux représentations. A Tananarive, elles se déroulent le dimanche. Au cours de la journée, deux troupes s'affrontent. C'est une joute.

Chaque troupe compte de vingt-cinq à trente personnes : une quinzaine d'hommes vêtus de longues tuniques, rouges comme le ciel malgache au couchant, et coiffés de chapeaux en fibres végétales, cinq jeunes femmes portant robes bleues ou roses, autant de musiciens (trois violons, une grosse caisse et un tambour) plus deux trom-



pettes accompagnant les danses - parfois acrobatiques - qui concluent chaque pièce.

"Un jeune garçon s'élançait et exécutait une danse provocatrice, la danse du coq, la danse de l'aigle, du caïman ou du serpent (...). Un vieil homme reprend la parole, brasse l'air de gestes spectaculaires, un cœur intervient ensuite : des chants, de la danse. Les talons nus sont rouges de poussière, rouges de la latérite du sol..." Ainsi, Jean-Luc Raharimanana¹⁰ décrit-il ce *hira gasy* qui lui a inspiré une pièce. *"Pour l'étranger, écrit*

¹⁰ *"Le Travelsier"*, n°7, janvier 1994.

Claude-Henri Buffard (*Le Monde*, octobre 1980), *c'est toujours d'une rare beauté, les chants sur-tout, rauques, lancinants, qui sont tour à tour complainte, psalmodie, blues ou mélodie*".

Depuis des lustres, le Zoma était une véritable institution. Ce ventre de la capitale avait grossi au point de déborder largement la ceinture de son cadre initial et d'envahir les rues adjacentes :

*des essaims
de marchands
y dressaient
leurs
éventaires
sous
de grands
parasols
blancs.*



De corporation en corporation, on trouvait tout au Zoma : de l'inutile au nécessaire, du futile au vital. Sollicité par les marchands et piétinant dans le grouillement d'une foule paisible de chalands indolents, on découvrait une multitude d'odeurs tantôt agréables, tantôt nauséabondes, l'oreille assaillie par d'agressifs hauts-parleurs.

*"Marché bors du commun,
Rires, couleurs et parfums,
Artère qui faisait battre
Le cœur d'une ville"
chante Erick Manana¹³.*

Mais à la fin des années 90, ce cœur a cessé de battre et l'artiste s'attriste :

*"Et puis...
Un coup
de bistouri,
Silence et aseptie
Ordre, tranquillité
Comme une mort
annoncée.
Où est donc le
"Zoma"
Et ses pulsions de
vie ?"*



6 A l'ombre du Palais de la Reine, sous les voûtes protectrices, répètent des musiciens : la Fanfare des musiciens du gouvernement. Ils sont onze; plus un chef. Chacun arbore uniforme bleu et casquette de même couleur galonnée de rouge. Les cuivres brillent comme à la parade. La grosse caisse rythme un répertoire essentiellement traditionnel.

Un 4x4 cahote dans la brousse. Il fait nuit. Au bout de la nuit, le sud.

¹³ En malgache, CD *"Taniko"*, Editions Cèlia, distribué par Scalen, 1999. Le Zoma a déménagé à Antanimena, un autre quartier de la capitale, en 1997, lors de la rénotation du centre ville avec le concours du Japon.

TULEAR

Ce sont les rois masikoro (sakalava du sud) qui ont développé, aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, ce village de pêcheurs *vezo*² situé au sud-ouest de l'île. A la fin du siècle suivant, Tulear est le siège du vice-résident français et d'une communauté d'Européens. Au début du XX^{ème} siècle, la ville est la capitale de la plus importante province de l'île et devient son véritable pôle économique. Son port en eau profonde est une voie idéale pour l'exportation : zébus sur pied, viande conditionnée, manioc... Aujourd'hui, port d'une région particulièrement déshéritée, Tulear importe plus qu'il n'exporte (maïs et coton). Cette cinquième ville du pays tente de développer son industrie (huileries) et jouit des retombées du tourisme. Elle est par ailleurs un centre universitaire.

***"Entre pauvreté extrême et superstition,
entre sécheresse et isolement,
le paysan du "grand sud"
tente péniblement de vivre.
Toute sa vie,
jalonnée de désastres et de famines
il prépare sa mort"***

Jean-Pierre Langellier, *Le Monde*, 7-8/04/96

7 Marofatika, un groupe de musiciens masikoro, demeure sur l'autre rive du fleuve Fiherenana¹⁴. Ces six garçons, dont l'âge moyen n'excède pas vingt-quatre ans, sont membres de l'Association de l'Université de Tulear. Délaissant leurs maigres lopins

² Voir lexique à la rubrique "Quelques mots".

¹⁴ Ce fleuve capricieux qui "fit et défit la ville", selon la formule malgache, rappellent les Guides Gallimard.

de terre, ils ont pris le chemin de l'université pour faire entendre leur musique. À pied. Beaux et graves, leurs visages demeurent impassibles. Ils vont de village en village, pieds nus et pauvrement vêtus, et dans leur langue, le *masikoro*, chantent, content et commentent l'actualité. Ce sont des troubadours. Pour s'initier à la tradition, ils ont appris d'oreille, "en écoutant les anciens". Ils composent et écrivent aussi sur le modèle traditionnel. Et ils construisent eux-mêmes ces instruments qui accompagnent leurs voix : des *mandoliny*, frères du *kabosy*, un petit luth apprécié des bouviers. L'instrument en bois est tendu de cordes de nylon et se joue avec un plectre. Le rythme de ces chants et de ces musiques, qui d'ordinaire accompagnent la danse, est fortement marqué. Ils manifestent énergie et vitalité. Quatre des garçons jouent du *mandoliny*, trois chantent.

8 Hérité de l'Asie, le pousse-pousse est pour celui qui le tire un gagne-pain rentable mais épuisant; même s'il ne s'en plaint pas. Pour l'usager, c'est un moyen de transport commode, voire idéal: bon marché, silencieux et propre, il est en harmonie avec le rythme de vie local et permet de découvrir une ville dans les meilleures conditions.



Midi : la chaleur est accablante. Avant de s'assoupir à l'abri du soleil, Tulear vaque à ses affaires.

La ville fourmille de pousse-pousse aux couleurs vives - mille trois cents - dont les "tireurs", pour la plupart, appartiennent à l'ethnie Antandroy.

Orfèvres de la mer, des marchands, aux carrefours, exposent leurs bijoux : coquillages exotiques et mâchoires de requin !

À l'étroit sous les halles, un marché, animé, dissémine ses éventaires alentour. Un autre, plus rustique, jouxte le bivouac où patientent les attelages de zébus.

Au cœur de la ville, sous des arcades, s'alignent des magasins. Dans les rues adjacentes, alternent entrepôts et boutiques aveugles : seul, sur la façade, un tableau indique, en lettres tracées à la craie, les articles disponibles.

Beaucoup de commerces sont tenus par des descendants de musulmans indo-pakistanaïis, les Karana. Ils vivent ici nombreux. On ne les aime guère.

Demeures patriciennes, protégées par un mur d'enceinte, des grilles ouvragées et des volets de couleurs, les résidences de ces négociants contrastent avec l'habitat local. Celui-ci, modeste, voire rudimentaire, a souvent tendance à substituer le ciment et la tôle au bois et aux traditionnels matériaux végétaux pourtant plus adaptés au climat.

Fin d'après-midi. Il fait nuit. C'est l'heure bénie où la chaleur enfin s'estompe. L'heure où l'on sort. L'heure où l'on déambule. Beaucoup de magasins et d'échoppes, de bars de fortune et de restaurants précaires s'offrent aux chaland.

Certains dînent, assis sur des caisses, d'une brochette de zébu grillé, dans ces cantines improvisées au coin des rues. Ailleurs thon, langouste ou crevettes grillées, bananes flambées au rhum local et vin malgache en incitent d'autres à de savoureuses agapes.

Dans la rue, la rumeur des passants, la course des pousse-pousse, le grésillement des radios, le vrombissement de quelques voitures apostrophent le silence.

*La nuit est sombre.
Lampes et bougies
ourdissent des clairs-obscurs.
Sous le ciel piqué d'étoiles,
la silhouette des palmiers
se découpe sur la mer.*

9 A quelques kilomètres de Tulear, au cœur du bush, dans le calme nocturne de la nature, Bekamby lance son chant. Les stridulations des insectes l'accompagnent ainsi que le rythme du *katsà*, une petite percussion métallique. Bekamby est un maître : il joue du *marovany*, cithare sur caisse, et chante. Son timbre varie étrangement du jour à la nuit. Il fait nuit; il pince les cordes de l'instrument dans une obscurité totale et chante... Un chant au bord du cri qui captive l'auditeur. Les paroles évoquent "l'esprit"; celui qu'il invoque au cours de ces cérémonies de possession, les *tromba*, auxquelles il est souvent convié pour "officier" et commercer avec les esprits.

Quand il se tait, le bush retrouve ce silence que

seules animent la voix des animaux et, à l'occasion, celle des hommes.

10 Remanindry, lui, demeure "en ville", à proximité de l'un de ces carrefours qui sont le fief des marchands de charbon de bois. Les maisons de son quartier sont construites à l'abri d'une palissade, avec des matériaux locaux. Pour franchir la porte de l'enceinte, l'homme doit se courber : massif, il porte un peu plus que la trentaine. Ses cheveux longs sont maladroitement coiffés en catogan. Il est vêtu d'un simple short. Ce géant, brusque et cependant chaleureux, est animé d'un regard lumineux et volontaire qui exprime aussi une certaine douceur. C'est un personnage ! Il appartient à l'ethnie antandroy, cultive un champ mais assure vivre de sa musique : essentiellement les cérémonies auxquelles il est invité à participer. Son apprentissage s'est déroulé au sein de sa famille, "en écoutant et en imitant les aînés".

Accompagné de son épouse et de ses deux belles-sœurs, il chante au cœur des ténèbres, *a cappella*, un chant funèbre de style *beko*.

Le matin, une lourde pluie tropicale purifie le ciel et la terre... Le soleil éclaire le ciel et sèche la terre. Ainsi va le cycle de la nature sous ces latitudes.

11 Remanindry joue aussi du *lokanga* (viole à archet), un instrument en bois, nanti de trois cordes métalliques, construit par son oncle. Il interprète une musique de danse traditionnelle antandroy, rythmée par les halètements caractéristiques.



Un
pousse-pousse
roule
à travers
les larges
avenues
bordées de
flamboyants
et de
tamariniers.

Sa course rythme les éclats de tout un univers sonore : marché en plein air, chants d'enfants...

13 La troisième ville du pays est, après Tamatave, son deuxième port. Comme une sentinelle, Majunga regarde le Canal de Mozambique et veille, à l'orée de la baie de Bombetoka, sur le vaste estuaire de la Betsiboka. Fondée "à la charnière des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles", la ville connaît son heure de gloire au temps de la royauté sakalava. Si l'on en croit la légende, ces souverains plantèrent à leur arrivée un baobab. Il atteint aujourd'hui un diamètre d'une vingtaine de mètres et, vénérable symbole, trône au cœur du front de mer. La population lui voue un véritable culte.

C'est à partir de ce comptoir commercial dynamique et prospère que les Français entament leur conquête à la fin du XIX^{ème} siècle.

Sous une chaleur sèche, la vieille ville conserve dans son architecture le souvenir et le charme d'un passé riche de diverses influences : arabe, indienne et coloniale. Ainsi, maisons dotées de balustres et de "varangues" - ce sont des vérandas -, portes sculptées et colonnades déclinent-elles une Histoire cosmopolite. Une vingtaine de mosquées témoigne de l'importance de la communauté musulmane composée ici de Karana et de Comoriens.

Aujourd'hui, Majunga essaie de conjuguer le présent : outre les activités de l'administration et de l'université, on y développe l'agriculture, l'industrie lourde et de transformation. On y cultive riz, tabac, maïs et coton, on y fabrique du ciment et des textiles, de l'huile et du savon, du sucre. Dans les abattoirs, on estourbit à la chaîne les animaux... La ville dispose aussi d'un autre atout : c'est une station balnéaire appréciée par les touristes venus de la capitale. En revanche, elle souffre d'un handicap. L'estuaire coagule alluvions et latérite, cette terre rouge comme sang, que charrie le fleuve privant ainsi Majunga d'un port en eau profonde. Au large, la théorie des noirs cargos borde, comme une ligne d'horizon, la moire rouge de la mer qu'éclaire le soleil. Comme de gros insectes, des chalands vont et viennent pour les alléger de leur cargaison ou leur prodiguer sucre, coco, riz, ciment ou coton, un nouveau viatique. Dans le port, des boutres, cousins de ceux de la Mer Rouge, rappellent un passé qui lentement

s'estompe. Ils composent sur l'eau bleue une palette de tons pastels.

On dit que dans la savane aux environs de Majunga, des arbres "chantent dans le vent" pour porter la parole des ancêtres. Ce sont des palmiers pourvus de longues feuilles dont les fibres sont recherchées. On les tresse pour les métamorphoser en chapeaux, nattes, paniers et même... toits ! Dans la forêt, des propitièques de Verreaux étonnent le profane : ces lémurien se déplacent par sauts verticaux. Familiers de la mangrove, des périophthalmes se meuvent "par bonds successifs dans la vase". Leurs gros yeux mobiles et exorbités découragent le regard. S'aidant de leurs nageoires, ils se meuvent et grimpent au tronc des palétuviers. Dans la "réserve naturelle intégrale" de l'Ankarafantsika, troncs et branches de la forêt sèche se couvrent de fleurs roses... animées ! En fait, ce sont des insectes, des nymphes, qui "se déplacent par mouvements saccadés".

Aux alentours de Majunga, les doany conservent les reliquaires des rois sakalava. L'art funéraire s'y épanouit sous forme de sculptures en bois. Elles représentent personnages et animaux.

Dans l'un des doany, à l'ombre des manguiers, Norbert Jaovita interprète au *marovany*, accompagné d'un *faray*, une pièce traditionnelle sakalava.

A l'heure chaude de la récréation, des enfants jouent dans la cour d'une école de Majunga.

14 Jean Patsa travaille aux "abattoirs frigorifiques" de la ville. Conformément aux canons de la tradition orale, il a appris "d'oreille" à jouer de l'accordéon. Depuis 1960, il interprète la musique sakalava à l'accordéon diatonique, entre autres, lors

des *tromba*. A l'écoute d'un tel virtuose, on comprend que de cette musique puisse naître la transe !

De retour à Tananarive, on retrouve l'animation de la rue : rencontres, petits métiers et marchands à la sauvette qui, dans leurs mains, font sonner les pièces de monnaie...

15 Rakoto Frah est un personnage emblématique. Hommage rarement réservé à un musicien de son vivant, son effigie figure sur l'un des billets de banque de l'île ! Il est le maître de la *sodina*, la flûte qui toujours l'accompagne à travers le monde. Il fabrique lui-même ses instruments en des matériaux rudimentaires. C'est un petit homme souriant. Son visage raconte les mille et une péripéties d'une vie riche d'heurs et malheurs. Il demeure dans l'un des quartiers pauvres de la capitale. Dans l'exiguïté de sa chambre, il a réuni une partie de sa famille. Enfants et petits enfants l'accompagnent au fil de ce "Silence silence, les oiseaux dans la forêt", traditionnel pour flûte et voix.

16 A la sortie de son domicile, curieux, les voisins escortent la petite troupe. Elle s'arrête pour improviser une courte aubade avant de prendre congé. Aux voix et flûtes *sodina* se mêlent les tambours.

Dans un estaminet ouvert sur la rue, des jeunes font claquer la balle du baby-foot.

17 Clarisse Rakotosamimanana est guérisseur. Dans sa mesure plantée au flanc d'une des douze collines de Tananarive, il reçoit deux "patients". La cérémonie, *tromba*, se déroule en musique. Accordéon, tambours et voix prodiguent cette musique de possession à laquelle concourent les

guérisseur, son épouse et leurs huit enfants ainsi que, à l'occasion, les invités. De temps à autre, des battements de mains soulignent le rythme.

Le guérisseur est vêtu d'une longue chasuble rouge. Il est assisté de son épouse. Tous deux s'agenouillent au pied d'un petit autel éclairé par des bougies. Fleurs, statuettes, bocaux et bouteilles y sont disposés. L'homme de l'art pratique ensuite l'imposition des mains, d'un bâton, d'une corne et de la Bible sur la tête du "patient". Puis, il boit, fume à grosses bouffées et asperge l'assistance...

Il arrive que le guérisseur prescrive des "médicaments" naturels provenant d'un "lieu sacré" : une boule à base de calcaire pour l'estomac et le foie, un mélange d'eau glacée et de sucre pour le cœur, un autre composé, pour l'essentiel, de feuilles de l'arbre du voyageur en guise de pansement pour l'estomac... Effet placebo? Ce savoir, affirme le guérisseur, "se transmet de père en fils depuis sept générations". Sans doute. Il ne peut, dit-il, "voir" la

maladie - passée ou actuelle - du "patient" qu'au cours de la cérémonie rituelle après avoir invoqué les ancêtres et appelé les esprits. Mais l'exercice de son art souffre probablement des limites. Celui-ci ne "fonctionne" qu'au sein d'un système de références, de valeurs et de croyances partagées par l'officiant, les "patients" et les participants invités. Les autres en sont exclus.

18 A l'école, des enfants répètent leur leçon; ailleurs, d'autres chantent des comptines...

19 L'ensemble Akombalaha rassemble quinze musiciens. Neuf *valiba* confèrent sa couleur originale à cet orchestre ; on songe à une formation de musique de chambre. Son répertoire comporte des pièces traditionnelles malgaches; certaines, jadis venues d'Europe, s'apparentent au quadrille. Une musique élégante et raffinée comme les gens des Hautes Terres de l'Imerina qui ont su, au cours des siècles, développer une riche culture.

Jacques Erwan

QUELQUES MOTS

- **ALOALO** : totem funéraire sculpté et décoré de motifs géométriques symboliques, de figures humaines ou animales, de scènes de la vie quotidienne. Un chef d'œuvre de l'art malgache.
- **BEKO** : chant *a cappella* antandroy interprété lors des rituels de guérison et des rites funéraires.
- **FITAMPOHA** : bain des reliques royales sakalava.
- **HÔVAS** : roturiers commerçants.
- **LAMBA** : pièce principale du costume traditionnel malgache. En raphia, coton ou soie, ce grand rectangle porté comme une cape ou un châle protège de la pluie ou du soleil...
- **MORA-MORA** : doucement. Une véritable philosophie de la vie !

- **MENALAMBA** : révolte des Menalamba contre le colonisateur français dès 1896.
- **MPISIKIDY** : devin géomancien.
- **MPITAIZA** : homme-médecine.
- **OMBIASY** : devin-guérisseur, mage et phytothérapeute.
- **SAVOKA** : forêt dégradée après un processus en trois étapes : défrichage, culture et abandon.
- **VAZÁHA** : étranger.
- **VEZO** : ethnie du sud-ouest vivant de la mer. Ses membres naviguent sur des pirogues à balancier d'origine indonésienne et des goélettes à l'euro-péenne qui assurent le transport.
- **ZANAHARY** : le créateur. Dieu unique.
- **ZÉBU** : bœuf à bosse importé d'Afrique au cours du premier millénaire de notre ère. Pilier de l'économie insulaire : on le montre, on le mange, on le sacrifie, on l'exporte...
- **ZOMA** : le marché de Tananarive.

CARTE D'IDENTITÉ

- SUPERFICIE : 587.014 km² (France : 551.255 km²)
- CAPITALE : Antananarivo (Tananarive)
- RÉSEAU DE COMMUNICATION : Suivre la piste.
 - pistes : 45.000 km
 - routes : 5.000 km
 - voies ferrées : 900 km
 - aéroports : 46
- RELIEF : Les Hautes Terres occupent environ 70 % de la superficie de l'île. Elles se situent au-dessus de 1200 mètres d'altitude.
- POPULATION : Un Malgache vit en moyenne cinquante-trois ans.
 - 15 millions d'habitants
 - densité : 28 habitants/km²
 - taux de natalité : 41 ‰
 - taux de mortalité infantile : 93 ‰

■ ÉCONOMIE : Deux Malgaches sur trois vivent dans la misère.

• **population active**

- agriculture : plus de 80 %

• **agriculture** : 40 % du PIB

20 % du territoire sont cultivés.

- cultures vivrières : riz (50 % des terres cultivées), manioc (11 %), maïs.

- élevage : 11 millions de zébus.

- cultures industrielles : coton, tabac, canne à sucre.

- exportations : vanille (1er producteur mondial), café, poivre, clou de girofle, coton, litchis, crevettes.

• **industrie** : un secteur en développement.

textile, sucre, ciment, bière, industries extractives.

• **secteurs porteurs** :

- tourisme :

Actuellement, 100.000 visiteurs par an dont 51 % de Français. L'île veut promouvoir un tourisme respectueux de l'environnement, un "écotourisme". Les infrastructures font défaut.

Pourtant, Nouvelles Frontières-Corsair prévoient d'amener à eux seuls 20.000 touristes par an dès l'an 2000.

- pêche et aquaculture : crevettes, thon...

- mines : or, pierres semi-précieuses, chrome, nickel et cobalt.

• **priorités de l'aide internationale** :

Développement des transports et des communications; de l'environnement et de l'agriculture, de la santé et de l'éducation.

Aujourd'hui, sur 15 millions d'habitants, 227.000 sont abonnés à l'électricité et 85.000 à l'eau; un habitant sur mille possède le téléphone (15 pour mille à Tananarive).

• **services** : occupent 15 % de la population active.

Économie "informelle" représente 17 % du PNB !

*(D'après "Guides Gallimard" et supplément "Madagascar",
Société Interfrance Média, publié par le Monde, le 24/04/1999)*

HISTOIRE

REPÈRES

- ? : Des navigateurs austronésiens découvrent Madagascar et s'y établissent.
- XIème : Les Bantous atteignent la côte du Canal de Mozambique ; disparition des royaumes austronésiens. Les habitants de ces derniers migrent vers les Hautes Terres centrales encore inhabitées.
- XIIème : siècles
- XVIIème : Royaume des Masikoro, au sud-est. Royaume des Sakalava à l'ouest.
- XVIIIème : Développement de puissants royaumes à l'est, le long de la côte et à l'extrême nord de l'île.
- XIXème : Au début de ce siècle, unité des royaumes des Hautes Terres et suzeraineté du royaume merina.
- 1785-1810 : Règne du roi merina Andrianampoinimerina. Il établit son autorité sur la plus grande partie de l'île.
- 1810-1828 : Règne de Radama I. Il poursuit l'œuvre de son père.
- 1828-1861 : Règne de la reine Ranavalona I.
- 1896 : La France annexe Madagascar. Révolte des Menalamba.
- 1947 : Révolte réprimée dans le sang par la France : 80.000 morts.
- 1960 : Indépendance.
- 1960-1972 : Régime démocratique lié à la France.
- 1975-1992 : Dictature militaire de Didier Ratsiraka, "l'Amiral Rouge".
- 1991 : Manifestations des Forces Vives.
- 1992 : Référendum. Fin de la dictature.
- 1993-1996 : Albert Zafy président. Période démocratique.
- 1997 : Légalement élu, Didier Ratsiraka retrouve le pouvoir. Avènement de la "République humaniste écologique" de Madagascar.

A LA CARTE

Pour la plupart des Malgaches, manger c'est consommer matin, midi et soir du riz accompagné d'un bol de légumes, de quelques morceaux de viande ou de poisson, d'épices et de *rougail* (tomates, oignons et piments). Sur la côte, manioc ou maïs se substitue parfois au riz.

UN CHOIX DE PLATS :

Les plus réputés, *romazava* et *ravintoto*, sont aussi les plus populaires. On les qualifie de "plats nationaux".

- **ROMAZAVA** : à l'origine un bouillon clair de brèdes fraîches; il atténue le goût de la viande de zébu confite qu'il accompagnait.

Aujourd'hui, c'est un ragoût de viande de zébu et de poulet accompagné de brèdes et de gingembre.

- **RAVINTOTO** : c'est également un ragoût. Un ragoût de viande de porc mijotée avec des feuilles de manioc pilées.

Ces plats, comme beaucoup d'autres, sont toujours accompagnés de riz, d'épices et de *rougail* et, souvent, de l'eau de cuisson du riz, servie brûlante, dans une écuelle.

Héritage de l'Histoire, la cuisine de l'île emprunte également à d'autres traditions : européenne (foie gras, fondue, cuisses de grenouilles, fromages...) et asiatique (raviolis chinois, nems, curry...). De quoi satisfaire les gourmets aux goûts cosmopolites ! Ils apprécieront aussi toute une gamme de plats de zébu et de volaille ainsi qu'une grande variété de poissons et crustacés (thon, mérrou, dorade, truite, anguille, crevettes, langoustes...) accomodés à la manière européenne ou bien préparés selon les recettes traditionnelles malgaches.

QUELQUES DOUCEURS :

Les fruits abondent : familiers (pomme, poire, fraise, raisin...) et tropicaux (mangue, noix de coco, papaye, litchi, kaki, goyave, ananas...).

Pour les gourmands, les bananes flambées au rhum local sont un délice.

DES SPIRITUEUX :

Vins rouges, rosés, gris ou blancs locaux sont pour la plupart excellents. Bières - et eaux minérales - de l'île également.

Parfumé, le rhum mérite d'être dégusté.

Bon appétit !

Sur les marchés, on appréciera brochettes et petits pâtés -épîcés- de légumes et de viande hachée sous forme de rouleaux (nems) ou de triangles (sambos).

DES MOTS ET DES NOTES

• HIER :

■ ANTIQUITÉS :

Un coffret pour les amateurs de brocante musicale : "Musiques de la côte et des Hauts-Plateaux", des enregistrements précieux, réalisés de 1929 à 1931. Deux CD accompagnés d'un livret bilingue de 32 pages, œuvre de Henri Lecomte. Photographies et illustrations d'époque en noir et blanc.

Frémeaux et Associés, FA058, distribution Night & Day.

■ RECYCLAGE :

Inventeur jadis de la collection Ocora, Charles Duvelle consacre le numéro 6 de sa nouvelle collection, Prophet, à Madagascar : dix enregistrements réalisés, en 1963, auprès des ethnies antandroy, antanosy, bara, betsileo, betsimisaraka, mahafaly, merina et sakalava. Livret bilingue de 24 pages, riche de photographies soignées en noir et blanc et en couleurs ainsi que d'une carte de l'île.

"Madagascar", Prophet 06, Philips 538717-2.

• AUJOURD'HUI :

■ ANTHOLOGIE :

Une "Anthologie des voix de Madagascar", enregistrée sur le terrain, en 1995 et 1996, au sein de huit des ethnies malgaches. Livret bilingue de 20 pages, illustré de photographies en noir et blanc.

Inédit, Maison des Cultures du Monde, W260076, distribution Auvidis.

■ INVITATION AU VOYAGE :

Un périple musical à travers trois régions de l'île : celles de Tananarive, Tuléar et Majunga. Livret couleur.

"Madagascar", Voyage musical, Silex 2, Auvidis YA225702.

■ CITHARE :

"Le marovany de Madagascar", la virtuosité de quelques-uns des interprètes de cette cithare sur caisse.

Masters, Silex, Mosaïque Y225224, distribution Auvidis.

AU FIL DES MOTS :

■ UN GUIDE

• "Guides Gallimard", Editions Nouveaux-Loisirs, 1999.

Un joyau : richesse, beauté et clarté de l'iconographie; concision et précision des textes. Nature, histoire, culture, économie... tout y est ! Un indispensable sésame pour découvrir les nombreux trésors de l'île.

■ UN ESSAI

• "Madagascar, l'île rouge", Eric Revel, Balland, Le Nadir, 1994.

Sous-titré "les remords d'un président déchu, Didier Ratsiraka, 1976-1993", cet essai analyse l'itinéraire d'un homme. Miroir de l'histoire récente de Madagascar, l'ouvrage livre aussi quelques clés pour comprendre le pays et la mentalité de ses habitants.

■ UN ROMAN

• "Comme un vol de papang", Monique Agénor, Le Serpent à Plumes, 1998.

Dédié "aux poètes malgaches vivants ou disparus qui m'ont toutes grandes ouvertes les portes de leur bainteny et de leur imaginaire", ce roman plonge au cœur de l'histoire malgache. Né à La Réunion, l'auteur écrit une langue sensuelle, colorée et musicale.

■ UN RECUEIL DE NOUVELLES

• "Lucarne", Raharimanana, Le Serpent à Plumes éditions, 1996.

Premier livre d'un auteur malgache né en 1967 : douze nouvelles, un style flamboyant, un regard acéré sur la violence de la misère. Un réalisme poétique pour dire l'indicible.

■ UN ALBUM

• "Madagascar", Gian Paolo Barbieri, préface de Michel Tournier, Editions Assouline, 1995.

Le regard d'un photographe italien. L'art consommé du noir et blanc. Des photographies pleine-page. La beauté d'un livre d'art.

■ ET

• "Madagascar, l'île essentielle", collection Grands Témoins, Anako Editions, 2000, "un parcours transversal inédit" dans la grande île.

• CONCEPTION ET RÉALISATION :

Jacques Erwan

• PRISE DE SON :

Xavier Yerlès

(La Voix de Son, Bruxelles, Belgique)

mars-avril 1994.

• MONTAGE ET MIXAGE :

Xavier Yerlès et Jacques Erwan,

studio La Voix de Son, Bruxelles.

• TEXTES ET PHOTOGRAPHIES :

Jacques Erwan

• ADAPTATION ANGLAISE :

Joyce Waterhouse

• CONCEPTION GRAPHIQUE :

Laurence de Phuoc / William Yonner

• PRODUCTION :

Rym Musique / Buda Musique

REMERCIEMENTS

Lolo Sy Ny Tariny, Jean-Pierre Domenichini, Michel Domenichini, Madame Debieuvre-Patoz, Ministère de la Culture et de la Communication de Madagascar, Elie Rajaonarison, Samuelson Rabenirainy, Arthur et Firmin de l'Université de Tuléar, Pierre Tissot, Naly Ravalitera, Roland Rabearison, Dama, Alain de Tuléar.

Avec la collaboration
du Théâtre de la Ville de Paris.

Déjà publiés dans la collection "ÉCHOS" :

- *LES ORCADES, un archipel boréal*
- *BALI, le jardin des dieux*
- *MAROC, voies sacrées - voix de Fès*
- *CHILI, au confluent des extrêmes*

"ÉCHOS" collection dirigée par Jacques ERWAN

1. Un lac la nuit	0'34
2. "Vezo", improvisation, Ratovonirina Ranaivovololona, <i>valiba</i> pentatonique	3'16
3. "Mazava atsinanana", traditionnel, Ratovonirina Ranaivovololona, <i>valiba</i> diatonique	3'02
4. Félix et les enfants du Belvédère	1'51
5. <i>Hira Gasi</i> (extrait), troupe de Ramilison	5'40
6. "Bemarah" (extrait), Fanfare des Musiciens du Gouvernement	0'21
7. "Fanapera" (extrait), traditionnel / Marofatika, Marofatika, deux <i>mandoliny (kabosa)</i> , deux <i>mandoliny</i> basse, voix	3'24
8. Un pousse-pousse à Tulear la nuit	2'08
9. "Vorombe" (Bernard Fiherena), Bekamby, <i>marovany, faray</i> , voix	9'11
10. "Miomba fate" (extrait), Remanindry, chant a cappella de style <i>beko</i> , voix	3'29
11. "Avohimena", traditionnel, Remanindry, <i>lokanga</i> et voix	6'04
12. A Tulear, un pousse-pousse après la pluie.	1'02
13. Traditionnel <i>sakalava</i> , Norbert Jaovita, <i>marovany</i> et <i>faray</i>	3'42
14. "Tsomanga" (extrait 1), Jean Patsa, accordéon diatonique	6'29
15. "Mangina mangina ry vorona ao an'ala" ("silence silence, les oiseaux dans la forêt"), traditionnel / Philibert Rabezaoza, Rakoto Frah, <i>sodina</i> et voix	4'40
16. Rakoto Frah et les siens..., traditionnel / Philibert Rabezaoza, <i>sodina</i> , tambours, voix	1'06
17. Musique de possession, Clarisse Rakotosamimanana et sa famille, accordéon, tambours, voix	6'01
18. A l'école, des enfants répètent la leçon; d'autres chantent des comptines	2'13
19. "Mandihiza rahitsikitsika", traditionnel. Ensemble Akombaliha. huit <i>valiba</i> cylindriques, un <i>valiba</i> sur caisse métallique, deux guitares, trois percussions, un <i>kabosy</i> , voix	3'58

Durée totale : 73'03

MADAGASCAR

Synopsis by Joyce WATERHOUSE

Madagascar is an island in the Indian Ocean, off the east coast of Africa. The capital is Tananarive and the official languages are Malagasy and French. Settled by peoples of mixed Indo-Melanesian and African descent, and later influenced by Arab traders. Rival kingdoms emerged, which were unified in the 19th century. The island resisted colonisation until the French established control in 1896. It regained its independence as the Malagasy Republic in 1960, changing its name back to Madagascar in 1975. It is the fourth largest island in the world and its flora and fauna includes many rare specimens not found elsewhere.



ECHOS

The Music

The three great kingdoms that developed in Madagascar before 1800 (*Merina*, *Betsileo* and *Sakalava*) produced a wide range of sophisticated art: female choirs in the *Sakalava* courts, *Betsileo* minstrels singing epic poems or shorter Japanese type *baiteus*, numerous musical offerings from the *Merina* courts. The French conquest in

the late 19th century, together with colonisation and the introduction of Christianity, effaced the frontiers between classical and popular music, no trace of which remains today. There are simply different musical styles depending on region. However, there are two principal styles: that of the Hautes Terres (*Merina*, *Betsileo*) and that of the southern desert (*Antandroy*). They do have certain points in common, such as the use of diatonic modes. Both styles also reveal a marked difference between music for singing and music for dancing,

the former more complex than the latter. The vocals differ in that those of the Hautes Terres are composed of verses, while the southern ones are more litanies, but both reveal African, Arab and European influences. The Betsileo zither appears to be of East African origin while some percussion instruments in Imerina are direct European imitations.

Southern music, including Antandroy and Sakalava, seems to be the least influenced, and yet the former's *mélismes*, tubular zithers and accordions originated elsewhere and the latter's response vocals, clapping on the off-beat clearly have an African origin. Certain melodic lines on the *marovany* (zither with soundbox) are reminiscent of Portuguese or Spanish guitar themes.

Some say that Madagascans, contrary to Africans, appreciate first the melody, then the lyrics and finally the rhythm. However, this may vary according to region.

The island is vast so we could not visit every corner. Our musical journey begins in Imerina, in the central Hautes Terres, continues through the Tulear region in the south-west, then moves on to Majunga in the north-west, the home of the Sakalava, before we finally return to Tananarive on the Imerian heights.

1 Night comes slowly in these regions but when a star-studded sky finally envelops the countryside a deep calm prevails. On the edge of a lake near

Tananarive, the silence is punctuated by the lapping of water, the rustling of leaves, the chirping of insects and the barking of dogs.

2 The sound of Ratonvorina Ranaivovololona's (known to the Madagascans as Rotovo) *valiba* echoes in the night. He made this cylindrical zither himself, with its five pairs of bamboo strings.

The sound of footsteps at the edge of the lake accompanies the coming dawn.

3 Ratovo caresses the chords of his *valiba* (diatonic this time) in a traditional theme heralding the dawn.

4 Felix is a teenager who lives happily on one of the hills around Tananarive, the capital. He goes to school but, to earn some extra money for his family, he guides tourists around. Felix describes circumcision, sings with his friends from Belvédère and talks about the *bra gasy*.

5 A specifically Madagascan genre, the *bra gasy* was born several centuries ago in the Hautes Terres and has since been handed down orally, through succeeding generations. It is a form of opera and the performers display a variety of talents: orators, actors, singers, musicians, dancers, mimes... It is performed in the open air in front of an enthusiastic local public, for whom it is often their only cultural reference. On Sundays, in Tananarive, two troupes challenge one another, each composed of 25 to thirty people: 15 men

dressed in long, red tunics and a hat made from vegetable fibres. 5 girls in blue or pink dresses. 5 musicians (3 violins, a bass drum and a side drum) plus 2 trumpets accompany the dances — often acrobatic — that close each play.

6 In the shade of the Queen's Palace, 11 members of the governmental Brass band rehearse with their conductor. Each wears a blue uniform and a red-striped blue cap. A bass drum provides the rhythm for an essentially traditional repertoire.

7 Marofatika is a group of Masikoro musicians. These six boys, whose average age is twenty-four, are members of the Association of the University of Tulear, the fifth largest town in the country. Like troubadours, barefoot and poorly-dressed, they travel from village to village, recounting and commenting on current events in their own language, Masikoro. They have learnt their music by ear from the older generation. They also compose and write traditional airs. They make their own instruments: *mandoliny*, cousin to the *kabosy*, a small lute played with a plectrum.

8 The sound of a rickshaw, comfortable, cheap, silent and clean. At one with the rhythm of local

life, it is the best way to discover Tulear and all it has to offer: its street-sellers, markets, shops, houses, restaurants and bars — its atmosphere.

9 A few kilometres outside Tulear, Bekamby's song pierces the silence of the bush, accompanied by the rhythm of the *katsà*, a small metallic drum. Bekamby plays *marovany*, a zither with a sound-

box, and sings. His timbre varies strangely from night to day. His lyrics invoke the same spirit that he calls on during "possession" rituals, *tromba*, at which he is often invited to officiate and commune with the spirits.

10 Remanindry, on the other hand, lives in town, near one of the cross-roads frequented by charcoal sellers. This giant of a man of Antandroy descent, his brusque manner hiding a certain tenderness, his long hair roughly tied back in a pony-tail, wearing only a pair of shorts, cultivates a

field but lives from his music: mainly ceremonies in which he is invited to participate. Accompanied by his wife and two sisters-in-law, he sings an a cappella version of a funeral chant in the *Beko* style.

Morning breaks with a tropical rainstorm.

11 Remanindry also plays the *lokanga* (bowed



viol), a wooden instrument with three metallic chords, made by his uncle. He interprets a traditional Antandroy dance tune, punctuated by typical breathless gasps.

12 More rain. The sounds of a rickshaw, an open-air market and children singing.

13 Around Majunga, the third largest city and second port, there are *doany* in which relics of the Sakalava kings are preserved. In one of these, Norbert Jaovita interprets a traditional Sakalava piece on the *marovany*, accompanied by a *faray*.

14 Jean Patsa works in the city's refrigeration department of the abattoir. He learnt to play the accordion by ear. Since 1960 he has been playing Sakalava music on a diatonic accordion at *trombas*.

15 Back in Tananarive, we hear the sound of coins clinking in street sellers' hands before we go on to meet Rakoto Frah, a symbol for his countrymen. His portrait even appears on one of the island's bank notes! He is a master of the *sodina*, the flute which accompanies him throughout the world. He makes his own instruments from basic materials. He still lives in one of the capital's poorest

quarters. In his narrow bedroom he has gathered together members of his family. His children and grandchildren accompany him on the traditional *Silence, silence, the birds in the forest*.

16 As they leave the house, curious neighbours gather around the small group which stops to improvise a short serenade, mingling flutes, voices and drums.

The sound of youngsters playing baby-foot in a street bar.

17 Clarisse Rakotosamimanana is a faith healer. In his tumble-down house on the side of one of Tananarive's twelve hills, he receives two "patients". The *tromba* ceremony is accompanied by music: voices, accordions and drums produce a trance-inducing rhythm, occasionally emphasised by hand-clapping.

18 Schoolchildren recite their lessons, others sing nursery rhymes.

19 The Akombaliha ensemble comprises fifteen musicians. Nine *valiba* give this orchestra its special flavour, reminiscent of chamber music. Its repertoire includes traditional Madagascan pieces and others, imported from Europe, similar to a quadrille.



MADAGASCAR

L'ÎLE OÙ LES ANCÊTRES SONT ROIS

01. UN LAC LA NUIT 0'34 02. « VEZO », IMPROVISATION, RATOVOVONIRINA RANAIVOVOLOLONA, VALIHA PENTATONIQUE 3'16 03. « MAZAVA ATSIANANANA », TRADITIONNEL, RATOVOVONIRINA RANAIVOVOLOLONA, VALIHA DIATONIQUE 3'02 04. FÉLIX ET LES ENFANTS DU BELVÈDÈRE 1'51
 05. HIRA GASI (EXTRAIT), TROUPE DE RAMIUSON 5'40 06. « BEMARAH » (EXTRAIT), FANFARE DES MUSICIENS DU GOUVERNEMENT 0'21 07. « FANAPERA » (EXTRAIT), TRADITIONNEL / MAROFATIKA, MAROFATIKA, DEUX MANDOLINY (KABOSA), DEUX MANDOLINY BASSE, VOIX 3'24 08. UN POUSSE-POUSSE A TULEAR LA NUIT 2'08 09. « VOROMBE » (BERNARD FIHERENA), BEKAMBY, MAROVANY, FARAY, VOIX 9'11 10. « MIOMBA FATE » (EXTRAIT), REMANINDRY, CHANT A CAPPELLA DE STYLE BEKO, VOIX 3'29 11. « AVOHIMENA », TRADITIONNEL, REMANINDRY, LOKANGA ET VOIX 6'04 12. A TULEAR, UN POUSSE-POUSSE APRES LA PLUIE 1'02 13. TRADITIONNEL SAKALAVA, NORBERT JAOVITA, MAROVANY ET FARAY 3'42 14. « TSOMANGA » (EXTRAIT 1), JEAN PATSA, ACCORDÉON DIATONIQUE 6'29 15. « MANGINA MANGINA RY VORONA AO AN'ALA » (SILENCE SILENCE, LES OISEAUX DANS LA FORET), TRADITIONNEL / PHILIBERT RABEZAIZA, RAKOTO FRAH, SODINA ET VOIX 4'40 16. RAKOTO FRAH ET LES SIENS..., TRADITIONNEL / PHILIBERT RABEZAIZA, SODINA, TAMBOURS, VOIX 1'06 17. MUSIQUE DE POSSESSION, CLARISSE RAKOTOSAMIMANANA ET SA FAMILLE, ACCORDÉON, TAMBOURS, VOIX 6'01 18. A L'ÉCOLE, DES ENFANTS RÉPÈTENT LA LEÇON : D'AUTRES CHANTENT DES COMPTINES 2'13 19. « MANDIHIKA RAHITSIKITSIKA », TRADITIONNEL. ENSEMBLE AKOMBAIHA. HUIT VALIHA CYLINDRIQUES, UN VALIHA SUR CAISSE MÉTALLIQUE, DEUX GUITARES, TROIS PERCUSSIONS, UN KABOSY, VOIX 3'58



ENGLISH TEXT INSIDE

A L'INTÉRIEUR. UN LIVRET DOCUMENTÉ DE 36 PAGES ET LES PHOTOS ORIGINALES DE MADAGASCAR

Conception et réalisation : JACQUES ERWAN - Prise de son : XAVIER YERLES (La Voix de Son, Bruxelles, Belgique), mars-avril 1994 - Montage et mixage : XAVIER YERLES & JACQUES ERWAN, Studio La Voix de Son, Bruxelles - Textes et photographies : JACQUES ERWAN - Adaptation anglaise : JOYCE WATERHOUSE - Graphisme : WILLIAM YONNER / LAURENCE DE PHUOC - Production : RYM MUSIQUE / BUDA MUSIQUE - Collection dirigée par JACQUES ERWAN -

DURÉE TOTALE : 73.03

© & © 2000 RYM MUSIQUE



RYM
Musique

BUDA
MUSIQUE



197 305-2



197 305-2

